Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 59 (1914)
Heft: 6

Artikel: Observations faites sur l'armée grecque pendant la campagne d'Épire
Autor: Girard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339624

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Observations faites sur l'armée grecque pendant la campagne d'Epire.

INTRODUCTION.

Les Grecs, comme tous les Balkaniques, n'ont pas vu d'un très bon œil les officiers étrangers attachés à leur armée.Avec un soin jaloux, ils les ont empêchés de s'avancer jusqu'aux avant-lignes. Il ne m'est donc pas possible d'apprécier leur tactique et de juger leurs opérations militaires d'une façon complète. Je me propose simplement de noter les observations qu'un militaire peut faire sur le soldat, sa mentalité, sa force de résistance. Le matériel et l'armement seront aussi l'objet de quelques remarques.

Pour faire saisir l'esprit du soldat grec, il convient de rappeler en quelques mots l'histoire moderne de la Grèce.

HISTORIQUE.

De 1453 à 1821, c'est la période de la domination turque. Les Grecs conservent leur langue, leur religion et un sentiment très développé de la famille.

En 1821, soulèvement général des Grecs contre les Turcs ; c'est ce qu'ils appellent la Guerre d'Indépendance. Elle a duré jusqu'en 1829. Pendant ces huit ans de combats journaliers, le peuple grec s'aguerrit, s'endurcit, prend le goût des armes, perd par contre celui du travail régulier et sédentaire.

De 1829 à 1831, nous assistons à une période d'anarchie complète ; aucune espèce d'organisation, soit militaire, soit civile n'est possible. En 1831, Othon Ier, de Bavière, est nommé roi des Hellènes, avec l'approbation de l'Europe. Il amène avec lui en Grèce un bataillon bavarois pour servir de modèle militaire à l'armée grecque qu'il se propose de former. Ces soldats

bavarois, habitués à la vie large et facile de leur patrie, et, disons-le, accoutumés à boire beaucoup de bière, n'en trouvant pas en Grèce, s'adonnèrent aux vins du pays, si bien qu'au bout de trois ans, le roi fut obligé de les licencier et de les installer dans un village, à 20 km. d'Athènes. Ils y fondèrent une colonie où l'on parle encore l'allemand et où l'on pratique la religion catholique romaine.

En 1862, les Grecs se révoltent et chassent le roi Othon Ier. En 1863, Georges Ier, Danois d'origine, est nommé roi des Hellènes : c'est le père du roi actuel. Au début de son règne, son armée n'a pas fait de très grands progrès, grâce à son tempérament paisible et calme. Aussi en 1897, lors de la guerre contre les Turcs, l'armée n'existait-elle guère que sur le papier. Lors de la mobilisation, on ne put réunir que 25 000 hommes mal équipés. Un bon tiers des officiers de cavalerie manquait de chevaux. La guerre fut aussi courte que malheureuse. Les Grecs perdirent les frontières de la Thessalie et durent payer une indemnité de guerre formidable. C'est depuis ce moment-là que les finances du pays furent placés sous le contrôle de l'Europe.

Alors commença une période de travail et de développement général. Le service militaire, l'organisation de l'armée s'améliorent. Cependant des rivalités de partis amenèrent peu à peu le mécontentement dans l'armée et tout particulièrement dans le corps des officiers. Les princes favorisaient leurs partisans, laissant dans l'ombre les officiers indépendants. L'avancement avait lieu d'une façon irrégulière. Tel favori était nommé capitaine alors qu'un camarade de la même promotion restait sous-lieutenant, faute de protection. L'instruction et le travail de la troupe souffraient inévitablement de ces rivalités,

En 1910, le mécontentement étant arrivé à son comble, la révolution militaire éclate. Les Grecs exigent la déposition des princes et confient à Venizelos, alors gouverneur de la Crète, le portefeuille de premier ministre. Venizelos, très populaire, possédant une vaste intelligence et une énergie considérable, demande et obtient le poste de ministre de la guerre. Son premier but fut la réorganisation de l'armée. A cet effet, il demanda à la France des officiers instructeurs qui eurent pour tâche l'ins-

truction et la formation de l'armée. D'autre part, très impartialement, il chercha dans tous pays ce qu'il y avait de mieux en fait de matériel de guerre. Il a su faire travailler ses sous-ordres, garnir de matériel, de munitions, de réserves de toutes sortes, des magasins construits à cet effet, et cela dans le plus grand secret. Ce travail d'organisation fut interrompu par la

Infanterie de ligne grecque.

déclaration de guerre. La mobilisation a prouvé que si tout n'était pas parfait, le nécessaire, du moins, ne faisait pas défaut. L'armée grecque entrant en campagne comptait deux classes d'âge, instruites et disciplinées. Ce travail fut accompli durant les 18 mois d'activité de la mission française.

L'INFANTERIE.

Elle se compose en premier lieu de l'infanterie de ligne et des evzones. La première est recrutée à Athènes et dans l'Attique. Les hommes de taille plutôt au-dessous de la moyenne,

bien musclés, d'allure vive et très intelligents, sont généralement résistants mais impressionnables. Le fantassin de la ligne fait deux ans de service et des périodes bisannuelles.

Les evzones sont absolument dissemblables de leurs camarades de l'infanterie de ligne. Recrutés dans les pays montagneux, dans le Péloponèse, ils s'engagent volontiers, et quittent généralement l'armée pour passer à la gendarmerie ou au corps des douaniers. Ils forment une troupe très solide, sont grands, larges d'épaules, minces de ceinture, très entraînés à la marche. Leur troupe est très disciplinée et très dévouée.

Les evzones ont fait preuve, durant la campagne, d'une énergie rare, d'un grand courage. Ils ont, dans plusieurs combats, subi de fortes pertes sans pour cela discontinuer leur mouvement offensif. On cite l'exemple d'une compagnie d'evzones qui, à la bataille de Pintapigalia, ayant perdu tous ses officiers et ses sergents, est cependant restée cinq heures durant sous la seule direction des caporaux, ne cessant pas de combattre et d'avancer.

L'équipement. — L'uniforme des soldats grecs est en kaki brun-jaune. Comme vêtements, ils ont un pantalon, une tunique à un rang de boutons avec quatre poches, une capote également à un rang de boutons et une casquette à visière, en kaki. La teinte de cet uniforme se confond parfaitement avec la couleur des routes et du terrain. Le drap est résistant et supporte à ce point la saleté qu'un soldat paraît toujours propre. La chaussure, en cuir naturel est plus légère que nos souliers de marche ; sa forme rappelle notre soulier de quartier ; elle est cependant plus résistante. Le soldat grec n'a qu'une paire de souliers, ce qui présente un grand désavantage. Nous en avons vu plusieurs marcher avec des souliers entièrement usés et d'autres monter la garde, par des nuits très froides, les orteils sortant de la chaussure. (Nous avons constaté à l'ambulance plusieurs cas de pieds gelés.) La bande molletière est d'ordonnance ; cependant, plusieurs soldats portaient ou de petites guêtres de cuir, ou encore simplement une courroie. Chacun reçoit une cravate, également kaki, longue exactement d'un tour de cou. Elle s'enlève facilement, et peut être portée ou pour garantir du froid ou pour compléter la grande tenue. En outre, pour l'hiver,

on a distribué des bachelicks se prolongeant par deux bandes pouvant servir d'écharpes. Ces bachelicks ont été précieux dans les montagnes d'Epire.

Le havresac, en toile de lin grise, imperméable, a la forme

Sergent evzone. Tenue de service.

Evzone. Grande tenue.

d'un carré allongé. Il est très léger et contient le linge, le sachet de propreté, les vivres de réserve. La capote est roulée dessus avec la toile à tente. Sous le couvercle se trouve la demi-couverture et, par-dessus, une petite gamelle en aluminium.

Ce paquetage, la couverture y comprise, pèse environ 2 kg. de moins que le nôtre. Le sac à pain, porté à droite, est en forte toile imperméable. Le bonnet de police n'existe pas.

Je ne saurais assez dire combien la toile de tente fut appré-

ciée comme manteau contre la pluie et comme tente de bivouac.

L'armement. — L'armement est le fusil Männlicher, calibre 6mm35, léger, très en mains, élégant, appareil de hausse semblable à celui de notre fusil, crosse de pistolet, détente à cran d'arrêt, se chargeant avec cinq cartouches. Le maniement de la culasse mobile exige le mouvement vertical du levier d'abord, puis le mouvement horizontal. Le couvre-canon, léger et pratique, se compose d'une douille de métal noir qui s'ajuste au bout du canon et le ferme hermétiquement.

Le soldat grec prend grand soin de son arme ; c'est là une de ses qualités. Il recouvre l'appareil de hausse d'une gaine de cuir et, pendant la marche, préserve volontiers l'ouverture de charge au moyen d'un chiffon graissé. Même blessé, même à l'ambulance, même durant les heures de déconsignation, il ne se sépare pas de son fusil.

L'homme porte réglementairement 150 cartouches, mais, en fait, presque toujours davantage. Les soldats ont pris l'habitude de se fabriquer des ceintures de toile avec gaines, dans lesquelles ils mettent 50, 60 cartouches égrenées, et même davantage.

Encore un mot des cartouchières. Deux cartouchières sont portées devant et la troisième derrière ; celle-ci repose sur la chute des reins au moyen d'une espèce de sangle tendue entre deux ressorts. Le havresac repose sur cette cartouchière. Il m'a paru que, grâce à cette méthode, il était très facilement porté. Chaque cartouchière contient dix chargeurs.

Les formations. — La formation de rassemblement préférée est la colonne par sections : les 4 sections en ligne les unes derrière les autres ; sauf ordre contraire, les hommes prennent cette formation au commandement de « rassemblement ».

La formation de ces quatre lignes, au sortir des cantonnements ou du bivouac, m'a souvent paru inutile, puisqu'immédiatement on partait en colonne de marche.

La marche. — La marche elle-même est bonne en ce qui concerne le nombre de kilomètres. J'ai constaté souvent, pendant plusieurs jours consécutifs, des étapes de 35 à 40 kilom. sans que le soldat eût l'air d'en souffrir beaucoup. La discipline de marche est excessivement large. La tenue est modifiée par

l'homme lui-même. Il mettra sans ordre aucun son manteau ; si bon lui semble, il déploiera sa toile à tente contre la pluie ; il portera l'arme comme il lui plaira. Les colonnes étaient souvent trop denses, avec rangs par 4, par 6 ou par 7 ; néanmoins, elles laissaient relativement peu de traînards. Il est bon d'ajouter que nous étions en pays conquis et que les habitants auraient probablement fait un mauvais parti aux soldats isolés.

Les soldats ne reprennent pas leur rang pour traverser les villages, mais les clairons sonnent. Les Grecs n'ont pas de tambours. Il n'est pas rare de voir des hommes sortir des rangs pour entrer dans les boutiques acheter du tabac ou des vivres, ou bien un journal, et ceci sans recevoir d'observation de leurs gradés.

L'effectif des compagnies est très variable ; en principe, il devrait être de 200 hommes ; j'ai vu des compagnies qui avaient jusqu'à 280 soldats et d'autres qui n'en avaient que 120. Les officiers subalternes manquent. La moyenne est de trois officiers par compagnie, d'un adjudant sous-officier et du sergent-major qui fonctionne en qualité de chef de section. Il y avait, au moment de mon séjour, 15 classes d'âge en première ligne, soit des hommes de 21 à 36 ans ; ajoutez-y une quantité de volontaires venus de tous les pays du monde. Ces volontaires ont reçu une instruction variant entre 30 et 3 jours. Je m'explique : un détachement venant d'Amérique comptait 700 hommes. Il fut décidé que ces hommes feraient un mois de service à Athènes, où ils apprendraient le maniement et le démontage de l'arme, le tir, l'école du soldat, l'école de section. Au bout de 15 jours, par un nouveau bateau, arrivèrent 120 hommes d'Espagne ; ils furent joints aux premiers. Enfin, cinq jours avant le départ, un nouvel arrivage d'Angleterre amène 70 volontaires. Ils furent encore joints au premier détachement. En décomptant le jour de l'équipement et le jour du départ, cette dernière troupe fit exactement trois jours de service.

Ajoutons encore les jeunes gens au-dessus de 18 ans, engagés comme volontaires pour la durée de la campagne, et nous aurons le tableau du mélange d'hommes que représente une compagnie : d'une part, deux classes d'âge solides, entraînées et disciplinées, submergées par 13 classes de réservistes aux-

quels s'ajoutent des volontaires peu ou point exercés. Malgré ce manque total d'unité , et d'âge, et d'instruction, les compagnies, après deux mois de campagne, ne faisaient pas trop mauvais effet. Mais, au départ, elles n'inspiraient pas un sentiment de grande confiance.

Le bivouac. — Pendant la campagne d'Epire, les troupes ont toujours bivouaqué. La formation de bivouac est de nouveau la colonne par sections. Les tentes, par escouades, sont alignées pour toute la section, les lignes à 6 mètres de distance. Ces bivouacs étaient établis généralement à droite et à gauche de la route. On ne forme pas les faisceaux, chaque homme prend son fusil avec lui sous la tente. Sur le front de la compagnie, on dresse une petite tente pour les officiers.

L'installation du bivouac est une des choses qui m'a le plus frappé. Le soldat grec a pris pendant cette campagne l'habitude de construire sa tente dans les meilleures conditions possibles. L'ordre, sans être parfait, laissait très peu à désirer. Une des grandes difficultés a toujours été le manque de bois. Les Grecs étaient obligés de faire leur feu avec des joncs, de petits arbustes et de la bruyère. Malgré la température quelquefois très basse la nuit, l'état sanitaire de ces troupes qui ont bivouaqué si souvent n'était pas mauvais. Le manque d'eau qui ne permettait à personne de se laver ni de laver son linge, mit tout le monde, sans exception, officiers, sous-officiers et soldats, dans un état de saleté affreux.

Sûreté pendant le stationnement. — Les troupes qui stationnaient aux environs de la route de Prévesaz à Bisany n'avaient pas à se couvrir à droite ; par contre, leur flanc gauche était continuellement menacé par des bandes toujours actives, commandées par Békir-Agar. Ces bandes étaient formées de Turcs irréguliers et d'Albanais musulmans. Leur but était de menacer les lignes d'arrière et de couper l'unique route des renforts et des convois de ravitaillement. Les dispositions prises pendant le jour étaient les suivantes : patrouilles de cavalerie, de gendarmes à cheval et patrouilles d'infanterie ; au stationnement, pour garder le bivouac, des grand'gardes sur les hauteurs qui commandaient la route et des postes de sous-officiers indépendants sur tous les sentiers et dans toutes les gorges.

Les grand'gardes poussaient en avant, sur la ligne de combat choisie, des sentinelles de 50 en 50 pas. En cas d'alarme, ces sentinelles ne rendent pas compte, mais ouvrent le feu. Les grand'gardes se portent alors sur leur ligne, déployées dans les intervalles. J'ai assisté à une de ces alarmes. Les choses se sont passées rapidement et avec beaucoup de calme.

Le combat. — L'infanterie au combat, non pas d'après ce que j'ai vu, mais d'après ce que m'ont rapporté des officiers et des soldats blessés, profite très bien du terrain. Elle a toujours montré beaucoup d'esprit offensif. Les tirailleurs avancent généralement deux par deux, comme le veut le règlement français. La discipline de feu est respectée ; les hommes mettent la hausse et cessent le feu quand l'ordre leur en est donné.

Deux mots encore à propos des bandes crétoises (francs-tireurs) et des garibaldiens. Ils pouvaient, plus ou moins, compter comme infanterie. Les Crétois organisés en bandes variant de 20 à 60 hommes, armés du fusil Männlicher, ont été attachés à l'armée d'Epire pour faire face aux bandes irrégulières de Békir-Agar. Ces Crétois, superbes individus, les plus beaux Grecs d'aujourd'hui, courageux, endurants, très bons marcheurs, tirant bien, auraient pu rendre de grands services s'ils n'avaient pas été rebelles à toute espèce de discipline. Le commandant ne peut jamais compter sur eux. J'ai vu l'exemple d'une de leurs bandes qui avait reçu l'ordre de partir le lundi à 8 heures du matin avec une tâche spéciale et qui, le mercredi à midi, prenait le café sur la place publique de Philippiada.

Le procès des garibaldiens sera encore plus court. Au début de la campagne, leur bande comptait 3000 hommes, dont 350 Italiens. (Ces chiffres ne sont pas officiels.) Ils étaient tous vêtus de la blouse cramoisie historique, mais malgré toute la peine qu'ils prenaient, ils donnaient l'impression de guerriers d'opérette.

Militairement, cette troupe n'était ni instruite ni formée ; moralement, elle ne valait guère mieux, puisqu'elle se composait, à part les Italiens, de tous les éléments grecs qui avaient voulu échapper à la discipline. L'armement était variable ; la baïonnette, souvent agrémentée d'un poignard, était portée à

droite, à gauche ou derrière. Les ceintures à cartouches se croisaient sur la poitrine et des galons multiples chamaraient les manches. J'ai connu un commandant de bataillon garibaldien qui était colonel américain et qui, ne sachant pas un mot de grec, commandait en anglais des Italiens au service de la Grèce. Ils auraient été parfaitement inutiles et peut-être nuisibles en première ligne, et n'auraient guère offert de garantie dans le service territorial. J'ai vu un seul garibaldien blessé au feu.

Quelques mots au sujet des mitrailleuses d'infanterie. C'était un matériel tout nouveau, introduit depuis deux ans à peine. La mitrailleuse est autrichienne d'origine, très légère et plus courte que la nôtre. Au complet, elle est chargée sur un seul mulet, à droite le canon, à gauche le trépied et sur le dos la provision d'eau. Chaque pièce est suivie de deux mulets portant chacun deux caisses de 750 cartouches. A la suite des pièces arrive la réserve de munitions, 12 mulets. Il y a quatre mitrailleuses par régiment. Par ouï-dire, j'ai appris que ces pièces avaient été d'un grand service dans la campagne de Macédoine.

LA CAVALERIE.

L'armée grecque possède très peu de cavalerie : un escadron par division. L'escadron a 120 cavaliers.

Les chevaux. — Le matériel de chevaux que j'ai vu se composait d'un tiers de chevaux pris aux Turcs, d'un tiers de hongrois et d'un tiers d'algériens. Ce sont des bêtes petites, nerveuses, de beaucoup de sang, qui auraient parfaitement résisté si on leur avait prodigué plus de soins. C'est là, à mon point de vue, le plus grand reproche que l'on puisse faire aux Grecs : ils affectent le plus grand mépris pour le service d'écurie, le pansage, et, d'une manière générale, les soins à donner aux chevaux. Leur négligence dans ce domaine est tout à fait impardonnable.

Le matériel de selle et de brides est hongrois d'origine. Il est aussi mal entretenu que les chevaux. Les cavaliers portent l'uniforme kaki ; ils sont armés du mousqueton Männlicher et d'un grand et lourd sabre, assez semblable à notre ancien

sabre de cavalerie. On n'oserait affirmer que le Grec soit bon cavalier ; il laisse aller le cheval et abuse de l'éperon. Il est, par contre, assez entraîné au combat à pied, leste au saut à terre et très habile comme tirailleur. La discipline extérieure est meilleure dans la cavalerie que dans l'infanterie.

L'activité de la cavalerie en Epire n'a pas été grande, le terrain ne s'y prêtant pas. Elle fut surtout chargée du service de place auprès du grand quartier-général et couvrait, pendant la journée, par des patrouilles, la grande route d'Epire.

Il faudrait rattacher à la cavalerie la gendarmerie montée. Elle est recrutée avec beaucoup de soin parmi les campagnards. Elle est montée sur des chevaux hongrois, porte encore l'uniforme bleu foncé, la tunique courte, les bottes noires et le manteau à pèlerine. Elle est armée de la carabine Gras. Ces hommes, habitués à poursuivre, à lutter contre les bandes, sont des cavaliers endurcis et des soldats dévoués qui m'ont fait une très bonne impression, augmentée encore par le fait qu'eux seuls ont des égards et des soins relatifs pour leurs chevaux. Ces gendarmes accompagnent en général les états-majors.

L'ARTILLERIE.

L'artillerie de campagne est organisée conformément à la nôtre. Le régiment a 6 batteries, la batterie a 4 pièces et 10 caissons. La pièce sort des ateliers du Creusot ; elle est à freins hydrauliques et m'a paru un peu plus basse que la nôtre et très solide. A ce propos, je rappellerai le fait suivant :

Les 4e et 6e divisions, qui avaient fait la campagne de Macédoine, ont été débarquées à Salonique pour être amenées, par Prévesaz, en Epire. On a chargé deux batteries complètes par bateau, pièces, avant-trains et caissons dans la cale. Par oubli ou par négligence, on n'avait pas amarré ce matériel. Durant les premières heures de la traversée, les pièces et le reste s'entre-choquaient à chaque mouvement du bateau. Ce n'est qu'après un temps relativement long que l'idée est venue de jeter l'ancre et de descendre dans la cale pour y fixer les canons. Néanmoins et malgré un déchargement où les soins

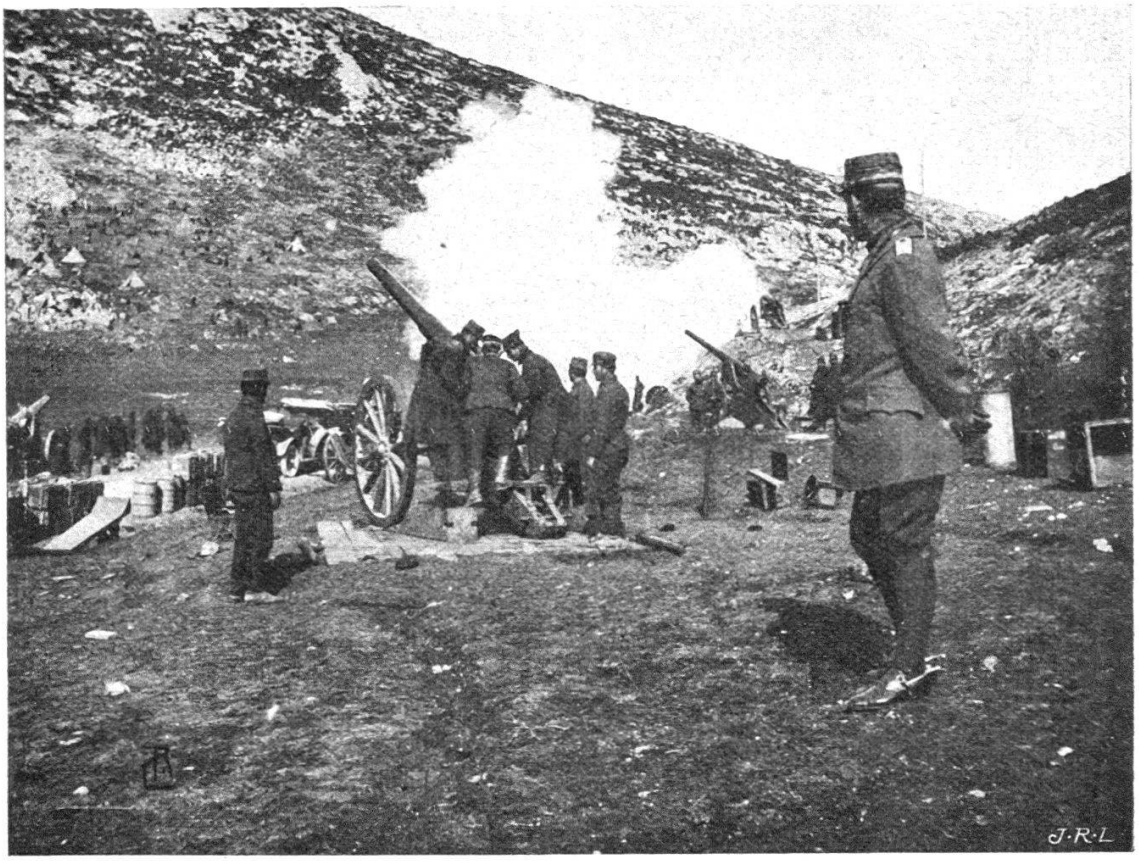
ne furent pas des plus délicats, j'ai vu rouler cette artillerie au complet sur la route d'Epire.

Les artilleurs de campagne ne sont pas choisis. La tenue est le kaki ; l'armement, le mousqueton. Les chevaux sont de toutes provenances. Le harnais est à poitrail, presque partout neuf, mais pas entretenu. La discipline de marche de l'artillerie laisse à désirer. Les conducteurs ne soutiennent pas leurs chevaux. Ils descendent de cheval pendant la marche, si bon leur semble, puis courent après leur attelage et sautent en selle avec une habileté assez remarquable. Ici, les mêmes observations que pour l'infanterie. Le soldat d'artillerie est en manteau ou en tunique, se couvre de sa couverture ou de sa toile de tente, selon son bon plaisir. Les conducteurs arrivent à l'étape, débrident et poussent leurs chevaux dans n'importe quel réduit. Il arrive très fréquemment, même si l'on a tout le temps disponible, qu'on ne dégarnisse pas les chevaux. Le foin est distribué l'orge est réparti, les bêtes abreuvées, mais de pansage ou de service d'écurie, je n'en ai jamais vu. Le fait se remarque plus encore que dans la cavalerie. Quant au matériel d'artillerie, on soigne la pièce et c'est tout.

Comme artillerie lourde, les Grecs se sont servis de 6 pièces Krupp de 15 cm., modèle 1880. Ces pièces ont été amenées depuis Arta jusqu'à Philippiada par la population civile d'Arta. La distance est de 15 km. environ et le chemin détestable. Avec des chants et des cris, cette population civile a traîné ces pièces pendant tout un après-midi et une partie de la nuit. Arrivées à Philippiada, elles furent abandonnées au milieu de la route, dans l'obscurité, sans qu'il vînt à personne l'idée de les garder ou d'y attacher des lanternes. Le lendemain, attelées de cinq paires de bœufs chacune, elles partirent dans la direction de Bisany. Cette artillerie fut mise en batterie sur la route même, à Canetta, entre Imin-Aga et Bisany (à 6 km. de Bisany).

L'artillerie de montagne est bâtée sur des mulets. Ce sont de petites pièces légères, d'origine française. Les artilleurs de montagne sont recrutés parmi les montagnards. Ils marquent mieux que les artilleurs de campagne. Les hommes sont grands, bien disciplinés et font l'impression de soldats connaissant leur métier. Ils sont armés du fusil court. On a beaucoup

vanté les succès de l'artillerie ; je n'ai pas pu les constater moi-même, mais il semblerait que la pièce de campagne a de grandes qualités. Au combat, c'était toujours un officier ou



Les canons grecs à Canetta, bombardement par-dessus la colline, des forts de Bisany.

un sous-officier des deux dernières classes d'âge qui pointait les pièces. Les munitions venaient en partie de France et en partie d'Allemagne.

LE GÉNIE.

En Grèce, le travail manuel n'est pas estimé ; on n'a pas l'habitude du maniement des outils. Les citadins sont commerçants, intellectuels, artistes, mais pas ouvriers. En province, on cultive la terre tout juste pour se nourrir. Ceci fait comprendre pourquoi le génie militaire manque d'expérience et d'entraînement. Le soldat du génie est recruté un peu au hasard,

l'officier parmi les Grecs qui ont fait plus ou moins des études techniques en Europe.

J'ai vu la compagnie de sapeurs de la 2e division ; elle comptait 250 hommes équipés et armés comme des fantassins. Le matériel et les outils étaient portés par les mulets, à la suite de la troupe. Cette compagnie a amélioré certaines parties de la grande route d'Epire. En outre, elle a fait un chemin d'environ un mètre de large sur un parcours d'un kilomètre et demi, à flancs de coteaux d'une montagne escarpée à 4 km. environ de Bisany. Ce chemin a été employé pour transporter deux batteries qui ont pris position sur la hauteur. On a, à cette occasion, démonté les canons, qui furent portés par les hommes, pièce par pièce, jusqu'au sommet. Les avant-trains et les caissons restèrent dans la vallée et les munitions furent transportées par mains d'hommes. Ce sont là les seuls travaux techniques dont j'ai été le témoin. Cette même compagnie du génie a pris part au combat sous Bisany comme une simple compagnie d'infanterie. Du 14 au 24 décembre, elle a été en première ligne et fut réduite, de 250 hommes, à 130.

Je n'ai pas vu de télégraphistes militaires. La ligne habituelle a été respectée par les Turcs lors de leur retraite.

LE SERVICE DE SANTÉ.

Cet objet sera traité dans un travail spécial. Je me bornerai ici à esquisser à grands traits l'organisation de cette partie de l'armée.

En première ligne, nous trouvons : un médecin par bataillon et deux infirmiers par compagnie ; au régiment, un médecin et une vingtaine de soldats du corps de santé, avec un matériel léger, porté par des mulets et permettant l'établissement de postes de secours. Tous les soldats du service de santé de première ligne portent le fusil d'ordonnance et le nombre de cartouches réglementaire.

La seconde ligne est formée par les ambulances. Celles-ci comptent trois officiers-médecins et une quarantaine de soldats armés du fusil Gras. Le matériel est porté à dos de mulets ;

les voitures à blessés sont à deux roues. L'ambulance établit la place de pansement principale.

La troisième ligne n'était pas organisée, elle fut improvisée. Comme personnel, on a employé des médecins grecs au courant de la chirurgie, des médecins étrangers, la plupart étudiants en médecine non incorporés, et le personnel de la Croix-Rouge. Le matériel a été fourni en grande partie par la générosité des princesses et de la population civile. Il m'est impossible de ne pas citer la princesse Marie, qui fut d'une grande générosité pour l'ambulance suisse. Elle nous a toujours fourni, dans le délai le plus court, tout ce dont nous avions besoin en fait de matériel sanitaire.

Quant au matériel d'ordonnance suisse que nous avions apporté avec nous, nous avons pu l'utiliser et en faire l'expérience. D'une manière générale, nous en avons été très contents. Les remèdes en comprimés, la cartouche à pansement et les instruments de chirurgie méritent toute notre confiance. Comparé à ce que nous avons vu dans les autres ambulances étrangères, nous pouvons, dans ce domaine-là, nous considérer comme favorisés.

LES SUBSISTANCES.

Le Grec est d'une sobriété extraordinaire. Je puis affirmer, sans exagération, que les distributions faites à une compagnie suisse nourriraient largement un bataillon grec. Malgré cela, il fut nécessaire de ravitailler l'armée d'Epire. Au début de la campagne, le pain a été fait à Prévesaz et à Philippiada, dans les fours civils. Il était transporté par automobiles jusqu'à l'armée de campagne. Les biscuits n'existent pas ; par contre, on confectionne des galettes sans sel, de 3 cm. d'épaisseur et d'un rayon de 10 cm. Ces galettes sont très légères, peu savoureuses, mais nutritives, et peuvent se conserver fort longtemps. En outre, les aliments les plus employés sont le riz, le haricot, la viande de mouton, rarement la viande de bœuf, les olives et les raisins de Corinthe. Je n'ai jamais vu de conserves de viande. Les subsistances varient suivant la troupe. L'armée de campagne est mieux nourrie que les troupes de formation d'étapes et territoriales.

Le 29 décembre sont arrivés à Philippiada 16 fours de campagne Godel. Ce matériel tout neuf était inconnu des Grecs. Il se compose de plaques de métal s'enchâssant les unes dans les autres, et formant une voûte. Le plancher est recouvert de pierres plates, et la voûte elle-même de mottes de terre. Le matériel nécessaire au montage d'un four complet est chargé sur 4 mulets. Chaque four peut fournir 2000 rations de pain par 24 heures. 16 de ces fours furent montés et mis en action dans les 48 heures. De ce moment, toute l'armée d'Epire a mangé du pain préparé de cette façon-là. Il nous a paru de qualité supérieure et mieux cuit que précédemment.

LES TRAINS.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir beaucoup de trains d'armée ; par contre, les convoyeurs étaient très nombreux. Cette troupe sortait des armes dont elle convoyait le matériel. Ainsi les munitions d'infanterie étaient convoyées par des fantassins, les bagages de l'artillerie par des conducteurs d'artillerie, etc. Ce que j'ai dit de la cavalerie et de l'artillerie sur le manque de soins et d'égards pour les chevaux, je dois le répéter ici en accentuant la critique. J'ai vu un détachement de convoyeurs arriver à l'étape et enfermer simplement les bêtes dans un jardin sans leur enlever les bâts. Ni les chevaux ni les mulets ne furent attachés. On ouvrit au hasard, au milieu du jardin, des ballots de foin, puis tout le monde s'est retiré en fermant la porte. Il n'est pas rare de voir un cheval ou un mulet n'ayant pas quitté le bât depuis plusieurs semaines. Les blessures du garrot, les blessures aux genoux, les fers manquants, sont innombrables. Si un cheval ou un mulet tombe, sans pouvoir se relever, malgré les coups, on le débâte et on le pousse dans un fossé où l'animal traîne son agonie pendant plusieurs heures, voire même un jour ou deux, sans que personne l'achève.

Les vétérinaires existent cependant : il y en a un par régiment d'artillerie ; mais ils s'occupent surtout de l'achat et de la vente des chevaux. Je n'ai jamais vu de forges de campagne.

LE SERVICE DES ÉTAPES.

Le service des étapes est assuré par des classes d'âge de 37 à 42 ans. Les soldats sont encore armés du fusil Gras, habillés de kaki et paraissent déshabitués depuis longtemps de la vie militaire. Leur service de garde laisse, quant à la forme, beaucoup à désirer. Les sentinelles rendent rarement les honneurs aux officiers, causent volontiers avec les camarades, ne craignent pas d'allumer une cigarette ou de manger une orange pendant leur faction. Cependant, ils font respecter leur consigne, la nuit surtout. J'en ai fait moi-même l'expérience.

Le ravitaillement se faisait depuis le Pirée jusqu'à Prévesaz par bateaux ; depuis Prévesaz jusqu'à 30 km. des lignes par camions automobiles et, de là jusqu'à l'armée de campagne, par des convoyeurs. Ce fonctionnement s'est opéré d'une façon très régulière, sans accrocs, et jamais, par exemple, les munitions n'ont manqué, malgré la consommation considérable de cartouches d'infanterie. Les fourrages ont été trouvés sur place, en Epire, spécialement à Philippiada, où de grandes réserves de foin et d'orge furent laissées par les Turcs. Pendant leur retraite les Turcs ont pris le temps de détruire les églises, la propriété privée, mais ils ont laissé parfaitement intact tout ce qui pouvait être utile à l'envahisseur : routes, ponts, lignes télégraphiques, fourrages, etc.

LES MARINS.

Je ne peux terminer cette description des différentes armes sans dire un mot des marins grecs. Grâce à un ingénieur suisse chargé d'établir les câbles sous-marins, j'ai pu voyager sur un bateau de guerre et visiter les batteries de côte établies par les marins pour la défense du Pirée. L'artillerie de ces batteries était composée de la façon suivante : pièces Krupp de 15 cm. et canons de campagne Krupp, la pièce à bêche et canons de montagne. Toute cette artillerie a été conquise sur les Turcs. Les marins qui s'en servaient m'ont fait l'effet d'être bien dans la main de leurs officiers. Leur discipline m'a paru supérieure à celle de l'armée de terre. J'ai pu faire la même observation

sur la canonnière qui nous avait amenés. Le marin grec est leste, courageux et très au courant de son métier.

CONCLUSION.

En résumé, j'ai vu une armée qui fut surprise par la guerre en plein travail d'organisation. Si la plus grande partie des soldats était improvisée, le matériel de guerre était de première qualité.

Les qualités principales du Grec sont, avant tout, sa très grande sobriété, son endurance et son patriotisme. Si les formes de la discipline extérieure ne sont pas comprises comme chez nous, il n'en est pas moins vrai que le soldat grec est docile et confiant dans ses chefs. J'ai vu de l'indiscipline, mais jamais d'insubordination. Cette jeune armée, dont la plus grande partie était peu ou pas instruite, n'a commis en Epire aucun pillage. Un soldat grec qui s'était emparé d'un revolver de fantaisie appartenant à un Turc fut traduit devant le conseil de guerre.

Les succès incontestables obtenus en Macédoine et en Epire sembleraient dus surtout à l'esprit offensif qu'a toujours montré l'infanterie grecque et surtout au moral de la troupe. Tous les Grecs veulent une fois pour toutes avoir raison du Turc, leur ennemi héréditaire, et aucun sacrifice ne leur coûte à cet effet. C'est grâce à ce sentiment que ce peuple, en réalité peu guerrier, a supporté sans murmure les privations, le froid, les souffrances d'une campagne rude et difficile.

Major Dr GIRARD.